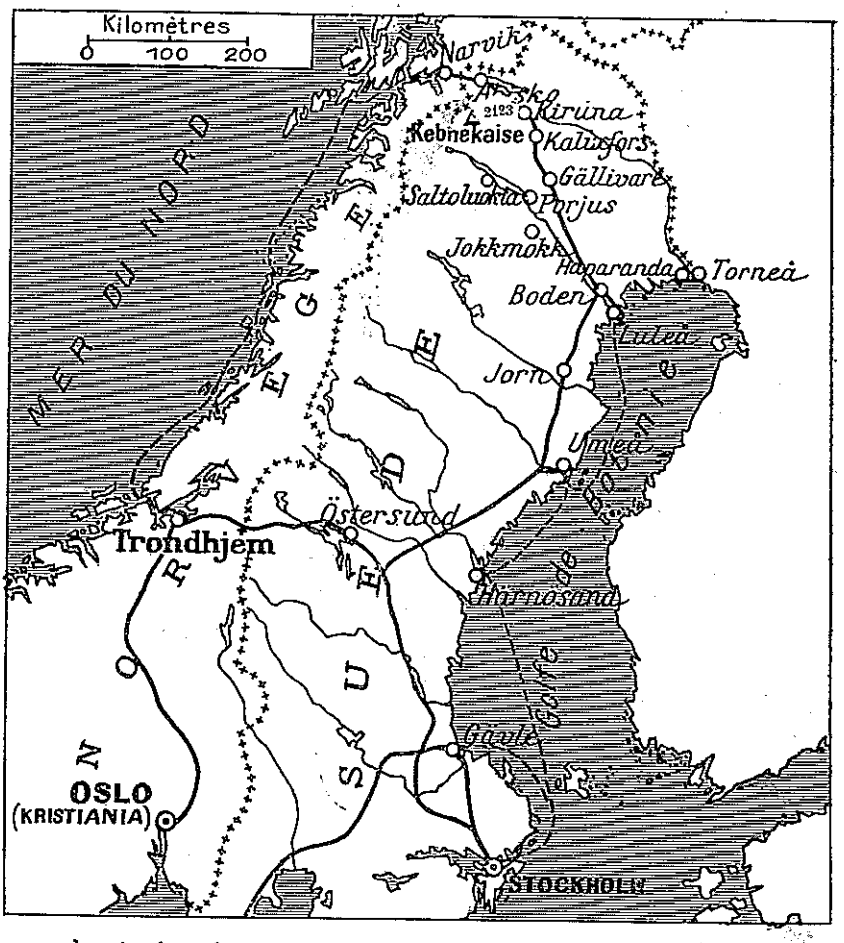
# Une Traversée de la Laponie

*AOUT 1928*

Par A. Dauvillier

Depuis deux jours que nous avons quitté Stockholm nous roulons sans trêve vers le Nord. A l'interminable et monotone forêt de sapins, parsemée d'innombrables lacs, a fait suite — dès le cercle polaire traversé — la forêt de bouleaux. Nous avons visité deux des plus importantes bourgades de la Laponie : Kiruna et




Porjus, agglomérations improvisées qui rappellent fort celles du Canada ou de la Californie et nous arrivons à Kalixfors où nous devons définitivement quitter le chemin de fer lapon pour la grande randonnée à travers l'inconnu.

Notre première étape — 12 kilomètres seulement — consistera à rejoindre Kaalasluspa où nous devons nous embarquer pour remonter les lacs qui nous conduiront jusqu'au pied de la chaîne montagneuse constituant l'épine dorsale de

la Scandinavie. Accoutumés au confort des wagons-lits suédois, nous ne sommes pas très enthousiasmés à l'idée de reprendre bientôt des sacs affreusement lourds. « Nous prendrons, suggère Edgard CARRIVE, l'autobus qui sûrement doit attendre l'arrivée du train ! » Et cette proposition est aussitôt acceptée avec un empressement unanime !

— Kalixfors !

En hâte nous rassemblons nos équipements et cherchons vainement des yeux la localité annoncée. Rien... sauf une petite gare en bois, peinte en rouge, perdue dans la forêt de bouleaux nains. Aucune route, aucun sentier aux alentours. Notre désillusion est brutale dès ce premier contact, sans transition aucune entre la civilisation et la steppe laponne : une légère hésitation s'empare de nous. Enfin nous apercevons quelques marques rouges sur les arbres : c'est le chemin de Kaalasluspa !

Photo CARRIVE.

*Le facteur lapon de la Kebnekaise Turiststation pose devant notre objectif.*

Et c'est la longue marche monotone qui commence pour nous dans la forêt clairsemée. Tout de suite nous sommes assaillis par des myriades de moustiques qui, d'abord, nous font hâter le pas, puis bientôt nous obligent à nous enduire les mains et le visage de créosote, enfin, à coiffer nos moustiquaires. Comment, diable ! ces odieux insectes peuvent-ils bien supporter le climat froid de ce pays ? Le sol — tourbière naturelle — couvert de mousses et de lichens, est singulièrement mou et nous y enfonçons parfois jusqu'à mi-jambe. Partout des ruissellements d'eau ; ici, il faut traverser des marais sur des branchages qui s'enfoncent sous notre poids ; là, il faut résolument entrer dans l'eau.

La forêt de bouleaux s'étend immense et silencieuse — sans un chant d'oiseau — indéfiniment plate et monotone. Quelques lapons nous suivent, lourdement chargés de leur ravitaillement rapporté de Kiruna, la ville du fer. Parmi eux, le facteur, en son costume pittoresque : képi verdâtre orné d'un énorme pompon rouge, tunique *feldgrau* à parements rouges, laupars en peau de renne à pointes recourbées.

Chargées de lourds fardeaux, deux Laponnes aux petits tabliers multicolores et aux longs pantalons gris serrés à la cheville, ne sont pas non plus épargnées par les moustiques. Elles les éloignent sans trêve au moyen de feuillages et ne paraissent pas accoutumées à leurs piqûres !

Enfin l'horizon s'élargit, une petite plaine apparaît, découvrant un lac immense, gris d'acier, borné, à l'horizon, de montagnes bleues. Kaalasluspa possède une

vingtaine de cabanes édifiées en troncs d'arbres, clairsemées dans un vaste herbage ceint d'une palissade, à la manière des villages africains. Mais que signifient ces charniers d'animaux établis en plein vent, décorés de bois de renne ? Les douze mots de suédois que nous possédons à nous quatre sont impuissants à résoudre cette énigme. Nous saurons plus tard que ce sont des garde-mangers... Des skis ! En effet quelques skis démesurés, la semelle copieusement enduite de *fart*, sèchent au soleil. Ils ne ressemblent guère aux nôtres : longs et étroits, légers, recourbés des deux bouts, munis d'attaches rudimentaires en écorce de bouleau, skis de plaine qui doivent l'hiver faire merveille sur les lacs qui s'étendent jusqu'au Kebnékaise.

Le vent souffle, il fait froid... En hâte nous nous embarquons dans le canot du « *Svenska Turistforeningen* » (1), avec lequel le pilote lapon nous fera remonter, pendant soixante kilomètres, l'interminable succession de lacs et de rapides qui nous conduiront au magnifique Ladtjödalen. Et quel amusant anachronisme que de voir ces hommes primitifs manœuvrer avec aisance leurs motogodilles ! Leur habileté est grande dans les rapides ! Le courant est parfois si violent que le canot — longue et étroite baleinière — semble s'arrêter, tandis que les flots se brisent en écumant sur les écueils voisins. Nous redoutons une défaillance de son chétif moteur, qui nous obligerait, sans aucun doute, à quelque bain glacé. Deux fortes secousses nous avertissent que nous avons touché. Le pilote se redresse, sa large face mongole devient grave et ses petits yeux bridés sondent le courant. Enfin, le mauvais passage est lentement remonté et c'est avec soulagement que nous entrons dans les flots calmes du Païttas Jarvi...

Et que dire de l'accueil muet, mais sympathique, qui nous est réservé au petit village lapon de Nikkulahti où nous passerons la nuit ? Ici le SVENSKA TURISTFORENINGEN a édifié un confortable refuge en bois qui nous fait penser aux excellentes cabanes de nos amis suisses. Le poêle ronfle, lorsque nous y entrons, mouillés et transis ; la vaisselle est propre, les couvertures sont soigneusement rangées et les deux petites laponnes qui ont si gentiment préparé notre arrivée, nous considèrent un instant — interdites — et brusquement, s'échappent, entrant dans l'eau jusqu'aux genoux pour regagner plus vite la hutte familiale. Qui donc a jamais osé douter de l'austérité des mœurs et des vertus laponnes ?

Les provisions sont entamées avec une ardeur tempérée d'une prudente parcimonie car, bien que les sacs soient lourds, nous devrons les porter encore durant près d'une semaine, avant de retrouver, à Abisko, la civilisation et ses douceurs. Je consulte ma montre et constate avec stupéfaction qu'il est bientôt minuit ! Cependant il fait dehors presque aussi clair qu'en plein jour, et le soleil vient à peine de disparaître à l'horizon. Cette pâle lumière crépusculaire nous déconcerte et nous empêche de dormir malgré nos efforts pour faire l'obscurité dans la cabane.

L'étape du lendemain commencera par une longue marche avant de nous embarquer de nouveau pour remonter le Ladtjöjaure (2). Pendant que les Lapons pré-

(1) Le Club Alpin Suédois.

(2) En lapon : *jaüre* signifie lac ; *vagge* : vallée ; *jokk* : rivière ; *tjokko* : sommet arrondi. En suédois : *dalen* signifie vallée et *topp* sommet. J'adresse mes vifs remerciements à Mlle M. GRIBERG qui a bien voulu me donner beaucoup des renseignements contenus dans cet article et au SVENSKA TURISTFORENINGEN où j'ai été reçu avec la plus grande amabilité.

parent le canot, nous faisons plus ample connaissance avec le facteur qui considère nos chaussures cloutées avec une extrême curiosité tandis que nous supputons les chances d'imperméabilité de ses laupars. Notre conversation muette se termine par un cordial échange de provisions. Cependant nous ne nous sentons pas le courage de goûter à son noir et affreux renne boucané non plus qu'à son café salé qui, à l'en croire, doivent cependant être des plus succulents !

Photo CARRIVE.

*Sur les bords du Ladtjojaure avant l'embarquement.*

Après avoir traversé le Ladtjöjaure, nous commençons à nous élever. Les bouleaux, qui constituent l'unique essence de ces régions arctiques, se font de plus en plus rares et rabougris et, vers 600 mètres, disparaissent en faisant place à de maigres herbages. Un troupeau de rennes traverse au loin le Ladtjövagge. Les montagnes deviennent plus hautes et plus majestueuses. Une porte grandiose s'ouvre à l'horizon, dominée par les escarpements alpins du Tuolpagorni. La neige se montre çà et là, et, dès 900 mètres, recouvre tout le massif. Celui-ci apparaît partout arrondi et usé par l'érosion millénaire des glaces. La roche en est noire et polie et le minerai de fer affleure le sol en abondance.

Enfin, nous apercevons dans le lointain la Kebnékaise Turiststation, petit cube brun perdu dans l'immensité du Ladtjövagge. A mesure que nous approchons, le point grandit et se transforme en un confortable chalet montagnard. Quelle réception nous attend là ? « Le gardien sera sûrement quelque sauvage Lapon ne connaissant ni un mot d'allemand, de français ou d'anglais » déclare H. LE GIGAN. Nous en sommes tous persuadés, aussi notre surprise est-elle grande de voir paraître sur le seuil trois jeunes et aimables Suédoises qui nous saluent d'une phrase incompréhensible pour nous, mais que nous traduisons comme un souhait de bienvenue, selon la coutume affable du pays. Elles sont très étonnées de nous savoir français ; nous sommes les premiers arrivants ici depuis de longues années. Nous apprenons qu'elles dirigent la maison durant les quelques semaines d'ouverture estivale et notre plaisir est vif d'entendre l'une d'elles s'exprimer en français avec autant d'aisance que dans sa propre langue maternelle.

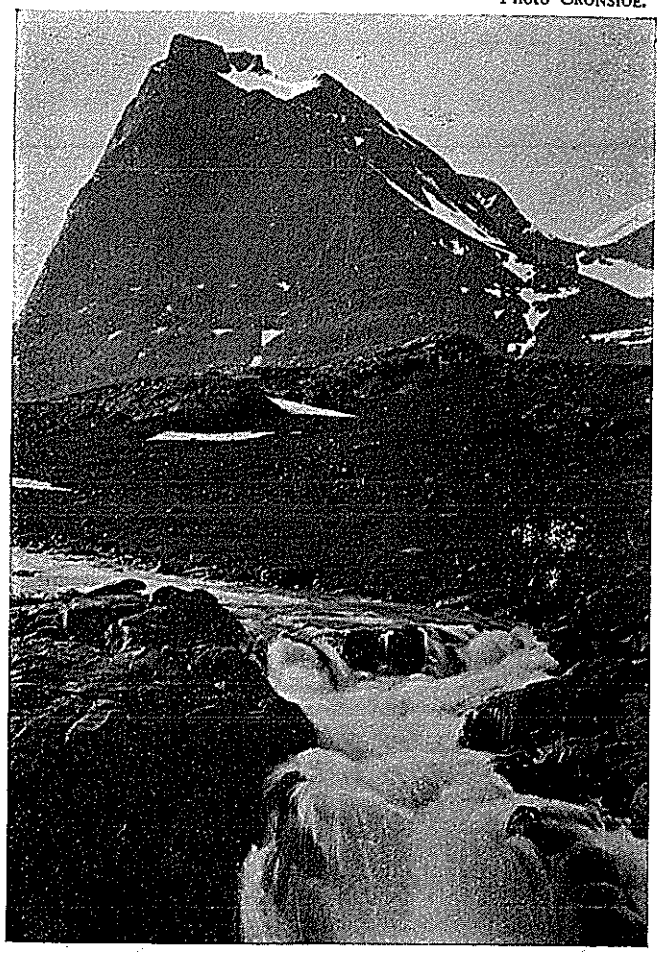
Après un copieux « middag » qui nous fait apprécier les délicatesses de la cuisine suédoise, nous nous arrachons aux délices de cette Capoue pour rejoindre nos amis les moustiques et tenter d'avoir une vue d'ensemble sur le massif du Kebnékaise que nous avons l'intention de gravir le lendemain.

Nous montons pour cela au Kebnétjakko tilltopp (1 554 m.) mais hélas, un épais plafond nébuleux règne vers 1 300 mètres et obscurcit la vue. Découragés, nous

nous lançons dans une descente folle, accélérée encore par la perspective d'une agréable compagnie, d'un beau feu de bois flambant dans l'âtre scandinave, aux lignes si rustiques et si pures, et d'un « aften » aux plats déconcertants pour nous, mais d'une si amusante nouveauté !

1er *Août*. — Deux heures du matin, CARRIVE toujours vaillant, met le nez à la fenêtre du dortoir : « Malédiction ! il fait un temps de chien et l'on ne voit rien, » déclare-t-il. Nous nous enfonçons avec une joie paresseuse sous nos couvertures. Quatre heures du matin, « situation inchangée », mais il faut en finir : si le temps ne se lève pas, nous nous levons, nous, et la course est décidée. LAGRANGE et moi avons, la veille, soigneusement relevé un croquis de l'excellente carte au 80 000e reproduite ci-contre et affichée dans le refuge au 10 000e. La voie la plus courte (celle de l'Est) traverse le Bjorlings Glaciär mais elle exige l'escalade d'une barre rocheuse très raide de deux cents mètres avant d'arriver à la Stugan et ce passage sera impraticable par l'épaisse neige fraîche tombée les jours précédents. Aussi nous décidons-nous pour la voie du Sud qui consiste à contourner le Tuolpagorni, à traverser le Rieppovare et à gravir directement une longue pente neigeuse jusqu'à l'arête terminale. L'ascension se poursuit rapidement mais, vers 1 000 mètres, nous atteignons le plafond nuageux. Le reste de la course se fera guidés par l'altimètre et la boussole.

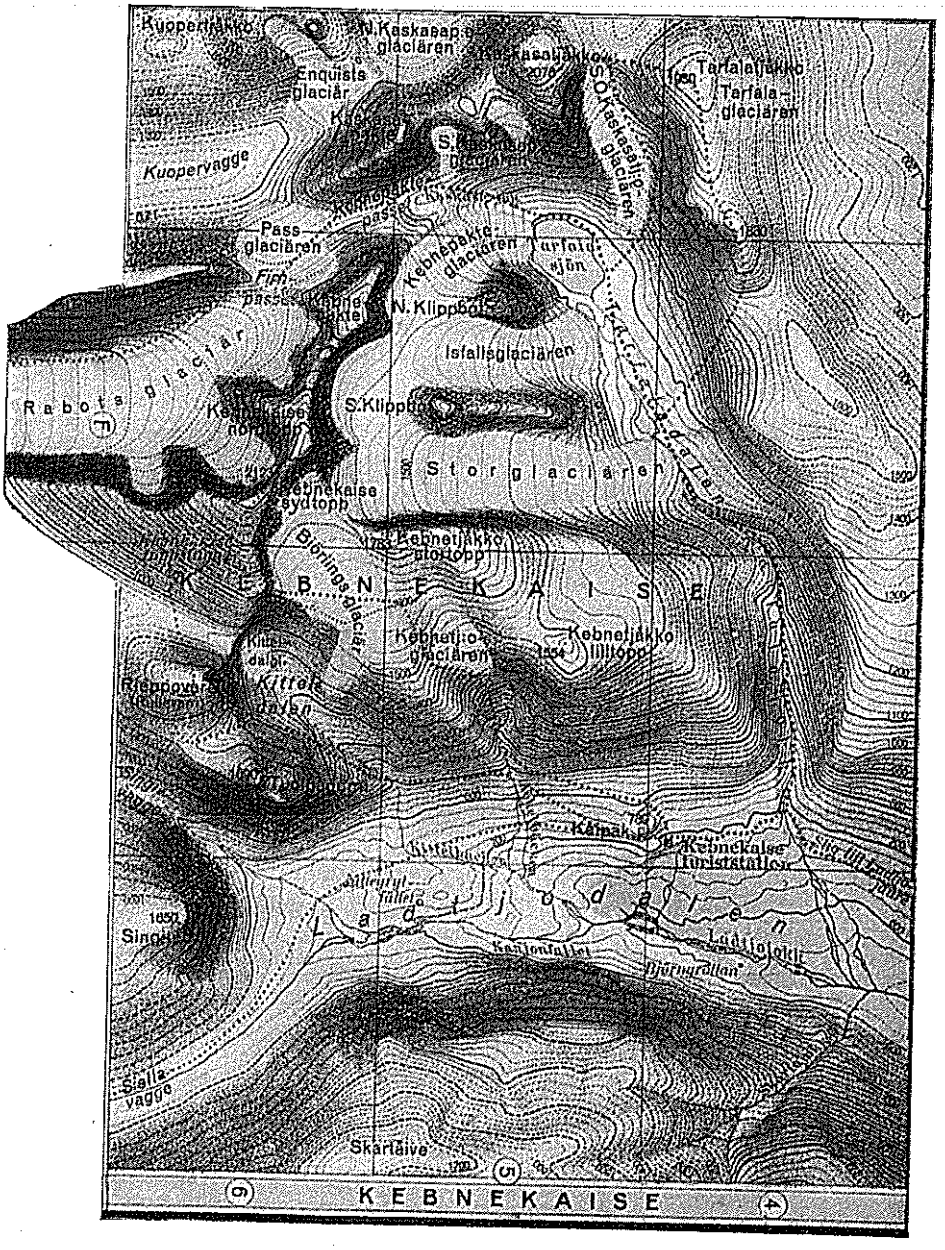
Photo CRONSIOE.



*Le Tuolpagorni* (1 690 *m.*).

La neige est molle et nous enfonçons profondément, nous relayant fréquemment pour faire la trace. Vers la cote 1 900 nous commençons à chercher le refuge car

il neige abondamment et le froid est vif. « Un chapeau ! » s'écrie Le Gigan. Nous éclatons de rire à cette boutade, nous demandant si notre ami est victime d'une

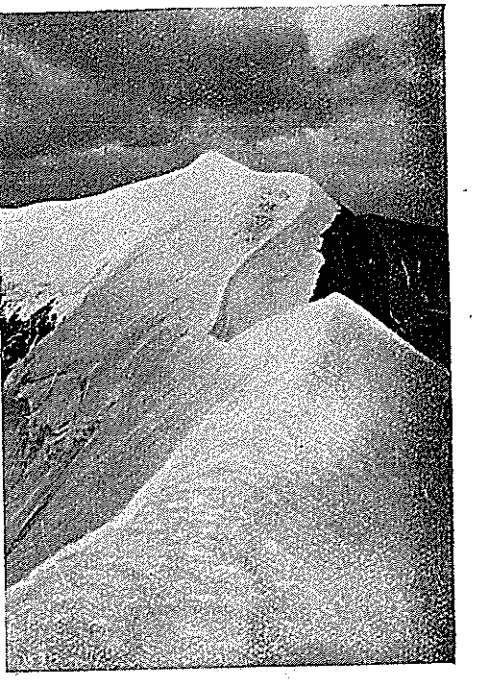



*Carte du Massif du Kebnekaise au* 80 000e.

hallucination ou d'un mirage. Ce n'est pas un chapeau mais bien l'extrémité d'un tuyau de poêle qui émerge de la neige et une déduction bien simple nous amène à

penser que le refuge doit se trouver au-dessous. Effectivement, sondant la neige avec nos piolets, nous atteignons le toit sur lequel gît une boîte dans laquelle nous savons devoir trouver une pelle... mais de quel côté faut-il creuser pour dégager la porte ? Pendant que nous délibérons sur ce grave sujet, je découvre la fenêtre et nous attaquons résolument la face opposée. Après une demi-heure d'efforts, nous avons creusé un puits nous permettant d'ouvrir la porte. A l'intérieur : un poêle, une bougie, quelques couvertures... Voici le registre des visiteurs sur lequel nous cherchons vainement un nom français. Il semble que depuis le voyage d'exploration effectué en ces régions par M. Charles RABOT en 1881 et 1883 nous soyions les seuls Français ayant parcouru ce pays ! Mais le temps a empiré encore, la neige tourbillonne à gros flocons, chassée par un vent violent et menace de nous bloquer. En route pour le sommet ! Longtemps nous suivons à tâtons la ligne de plus grande pente et, brusquement, je viens donner du nez dans une invisible corniche : une longue et étroite arête neigeuse bordée par des gouffres béants nous mène au point culminant. Il fait ici un froid insoutenable.

Photo WARODELL.



*Le sommet du Kebnékaise* (2 123 m.).

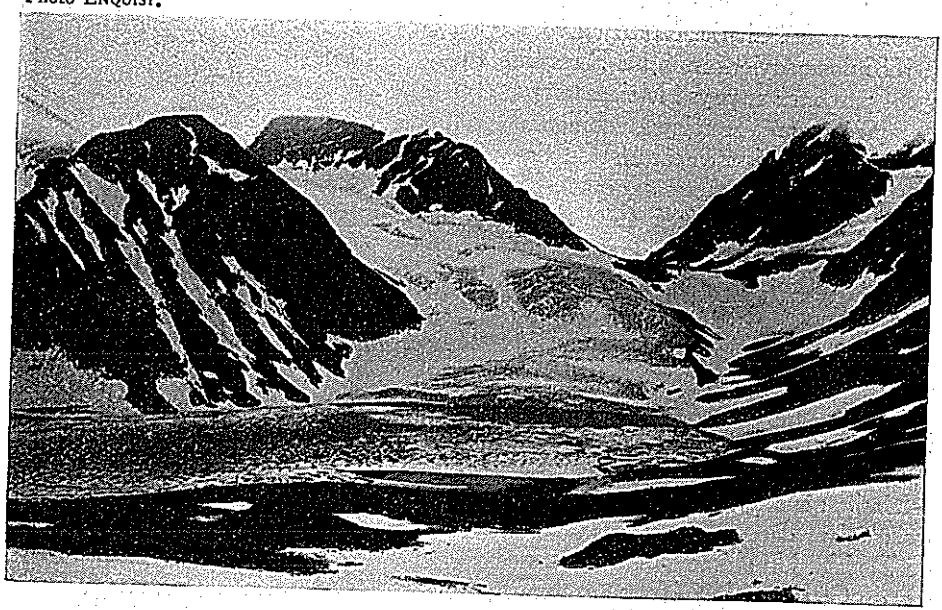
Brusquement, dans la trouée d'une éclaircie, nous apercevons à nos pieds les glaciers descendant vers la vallée de Tarfala. Un abîme s'ouvre au-dessus du Glacier Rabot. Nous dominons toute la Suède et toute l'Europe au Nord du Cercle Polaire !

Mais nous devons songer à la descente et nous hâter avant que la neige n'ait recouvert et fait disparaître nos traces de montée. La descente s'effectue rapidement et, sitôt l'odieux plafond nébuleux retraversé, un vaste horizon se découvre enfin, par bribes, à nos regards :

Autour de nous s'étend un immense désert silencieux : blanc et noir, d'une poignante et grandiose mélancolie. Aucune vie n'anime ces solitudes désolées. Voici pourtant — blottie dans l'anfractuosité d'une roche — l'admirable floraison rose d'une mousse alpine bien connue, chère à nos yeux... D'innombrables sommets neigeux apparaissent — telles les vagues d'un océan pétrifié — à perte de vue, vers l'Ouest, du côté de la Norvège et, au Sud, vers le Massif du Sarek. A l'Est, des chapelets de lacs miroitants descendent doucement vers le Golfe de Bothnie. Nous y suivons des yeux la route que, durant plus de 80 kilomètres, nous avons suivie pour parvenir jusqu'ici et nous avons l'impression d'être aux confins du monde...

Pour rejoindre, du Kebnékaise, le chemin de fer lapon à Abisko, à deux cents kilomètres au Nord du Cercle polaire, une large voie s'ouvre au voyageur. Elle consiste à remonter le Tjäktjavagge jusqu'au col s'ouvrant au pied du Tjäktjajakkö, puis à redescendre l'Allesjokk et ses chapelets de lacs sauvages, enfin à regagner l'Abiskojokk jusqu'au Torneträsk, Soit, au total, près d'une centaine de kilomètres à parcourir dans une région désertique absolument inhabitée, mais pourvue — grâce au SVENSKA TURISTFÖRENINGEN — de trois huttes et d'un confortable refuge : l'Abiskojaurestugan... Mais, la façon la plus intéressante de rejoindre cette route, en partant du Kebnékaise, consiste à traverser le massif entier par la Vallée de Tarfala, le Firn Passet (1 500 m.) et le Glacier Rabot.

Photo ENQUIST.

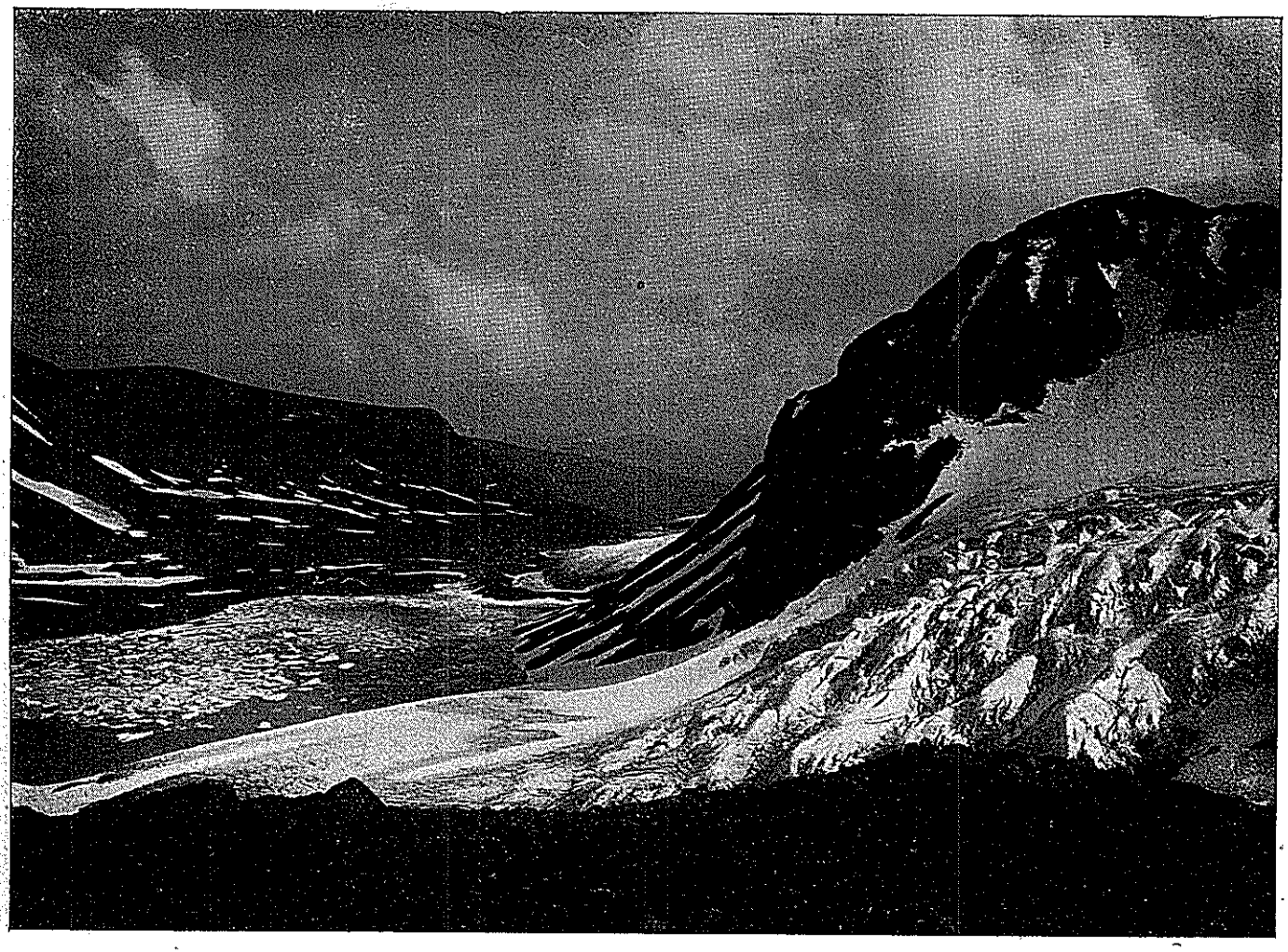


*Le lac de Tarfala, les chutes de séracs du Kebnépakte glaciären et le Kebnépakte Passet.*

Cette course, toute de neige et de glace, fut certainement la plus belle et la plus variée que nous ayions faite en Laponie et nous en avons conservé un souvenir inoubliable...

Partis tard au matin du refuge, dont nous étions devenus les seuls hôtes, chargés par nos aimables hôtesses de bons vœux de voyage et aussi, hélas ! de sacs alourdis de divers souvenirs — telle certaine huile laponne, sans rivale pour imperméabiliser les laupars — nous arrivâmes, vers le milieu du jour, en vue du magnifique lac glacé de Tarfala dans lequel le Kebnepakte Glaciären précipite d'énormes séracs, du haut de sa falaise de glace haute de plus de 20 mètres. Nous nous encordons pour traverser le glacier, peu enneigé en cet endroit et assez crevassé, puis, après quelques hésitations dues à la mauvaise carte au 200 000e dont nous disposons, nous quittons sa moraine pour traverser de flanc une forte pente de neige qui nous permet d'accéder au Kaskasasjön.

Photo ENQUIST.



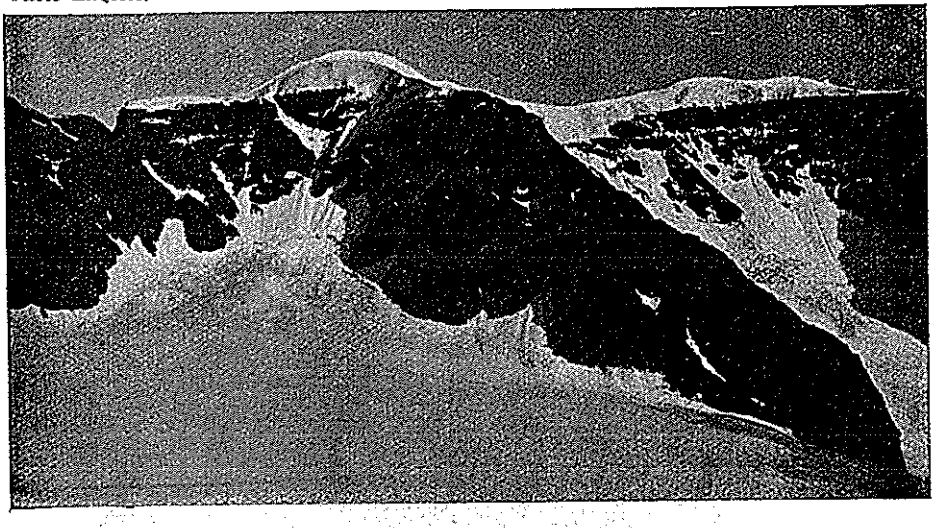
*Vue prise de la moraine latérale gauche du Kebnépakte glaciären.*

Notre itinéraire traverse le glacier, longe le lac de Tarfala et emprunte la moraine frontale de l'Isfalls-Glaciaren.
Tout au fond, la langue terminale de l'immense Storglaciären.

Du Kebnepakte Passet deux voies s'ouvrent à nous pour redescendre sur Kebnekatan. Nous choisissons le Firn Passet, que nous traversons avec précautions, afin d'aborder la voie découverte par M. Charles RABOT, voie grandiose d'où l'on a une vue superbe sur les escarpements Nord du Kebnekaise. Le Glacier Rabot est bien le plus extraordinaire que nous ayons jamais parcouru. Bien que fort long et parfois d'une pente assez accentuée, il ne présente pas la moindre crevasse. Cette énorme masse glaciaire, plastique, à la langue géométriquement arrondie, semble moulée d'une matière visqueuse tout à fait particulière. Nous regrettons fort nos skis qui nous permettraient ici une descente royale...

« Quelle est donc la différence entre une Katan et une Stugan ? » avais-je demandé à l'une de nos gracieuses hôtesses de la K. T. S. Sur ce, un petit dessin

Photo ENQUIST.



*Les à-pics Nord du Kebnékaise vus du Glacier Rabot.*

schématique m'avait appris qu'une katan était une petite hutte de forme conique, tandis qu'une stugan n'était autre qu'une véritable cabane. Aussi, durant notre interminable descente vers la Tjäktjavagge cherchions-nous des yeux un cône minuscule au point de jonction des deux immenses vallées. La Kebnékatan, que nous désirions tant apercevoir, demeurait invisible.

Enfin, une misérable hutte de terre nous apparut tout près, au bord du Tjäktjajokk : « Une hutte de lapons ! » s'écria l'un de nous, ravi... Hélas ! non, mon cher LE GIGAN, pas même cela ! Les huttes de lapons sont fort habitables, mais la Kebnekatan, ouverte à tous les vents, étroite et humide, nous parut si peu confortable que nous résolûmes, d'un commun accord, de faire les 6 kilomètres supplémentaires qui nous séparaient — sur la carte — de la Sälkastugan, que nous nous imaginions être un éden comparable à la Cabane de Nikkulahti.

A dix heures du soir nous arrivions donc au confluent des deux vallées où devait s'ériger la Sälkastugan. Nous ne voyons rien et dépassons le confluent : pas de

cabane ! Nous nous dispersons pour rechercher la Stugan-fantôme : rien que la plaine déserte, coupée de torrents et de marécages, dominée par de noirs contreforts rocheux et les blancheurs livides des glaciers. Une bise âpre souffle dans la vallée et la fatigue commence à se faire sentir. Il devient évident que la Stugan n'existe pas et nous aurons plus tard la clef de ce mystère lorsqu'on nous traduira une note en Suédois, imprimée dans l'angle de la carte, annonçant la création prochaine de la Sälkastugan !

Par bonheur, la Tjäktjakatan n'est qu'à quelques kilomètres plus au Nord et nous serons trop heureux — cette fois-ci — de la trouver, pour oser la déclarer inconfortable. Nous y passons, à vrai dire, une excellente nuit, nullement troublée par les histoires d'ours dont on s'est fait un malin plaisir de nous entretenir la veille.

La hutte peut avoir à sa base quatre mètres de diamètre et, au centre, deux mètres de hauteur. Elle est construite au moyen de pieux inclinés, soutenant un cadre central et les mottes de terre qui en constituent le paroi. La vaste ouverture circulaire centrale sert à l'éclairage, à l'aération, elle sert aussi de cheminée lorsque les occupants sont assez prévoyants pour apporter du bois. Le sol est de terre battue. Trois ou quatre peaux de renne pendues aux parois et en grande partie épilées constituent tout le mobilier de la Katan. A vrai dire, l'ouverture centrale produit une aération agréable, tandis que les peaux de renne sont assez imperméables pour parfaitement vous isoler du sol et assez moelleuses pour qu'on n'en sente pas trop la rudesse. A part le manque de feu — nous ne trouverons pas une brindille de bois durant 60 kilomètres — nous nous déclarons donc satisfaits.

Le lendemain nous sommes réveillés tôt par un froid pénétrant qui nous engage à nous mettre en route. Nous aurons d'ailleurs, ce jour-là, une longue course à fournir jusqu'à Abiskojaurestugan, soit une quarantaine de kilomètres à vol d'oiseau, dans un terrain difficile, accidenté, coupé d'innombrables torrents et de perfides marécages. Nous ne trouverons dorénavant aucun pont, aucun sentier, souvent même aucune piste. Par bonheur, une double rangée d'imposants « vardars » nous guideront jusqu'à Abisko d'une manière certaine en nous permettant de franchir sans risques gués et marécages. Nous retrouverons en Norvège ces fabuleux alignements de pierre, mais nulle part avec un tel luxe de précautions qu'en Laponie. Imaginez, ami lecteur, des cairns hauts d'environ un mètre, quelquefois davantage, peints à leur partie supérieure de blanc et de rouge, distants d'une cinquantaine de mètres et flanqués chacun, en avant et en arrière, de pierres plates dressées de champ indiquant, en cas de brouillard, la direction du suivant... Grâce à ces monuments, il est possible, par tous les temps et avec la carte la plus rudimentaire, de parcourir sans risque les principales vallées lapones.

Au matin, des brumes légères flottent, éparses, dans la sauvage vallée ; et le soleil, qui se lève derrière nous, fait apparaître au ras du sol de curieux arcs-en-ciel. Aujourd'hui encore nous ne rencontrerons pas un être vivant, à part quelques perdrix blanches qui ne se décident pas à nous fuir. A tout moment nous trouvons des ossements d'animaux et des bois de renne et nous imaginons en frissonnant ce que doit être la longue nuit hivernale en ce désert glacé lorsqu'il est recouvert de plusieurs mètres de neige et qu'il resplendit sous les feux de l'aurore boréale...

Nous traversons de grands névés et découvrons bientôt les glaciers de Kiorvivare sur la frontière norvégienne. Voici enfin l'Allesjokk que nous devons tra-

verser. Nous avons déjà franchi tant de torrents, tout d'abord avec précaution, en sautant de pierre en pierre, puis en posant rapidement un pied dans l'eau, et finalement sans plus y prendre garde, que mes camarades, à la vue de ce large fleuve, ne s'en inquiètent pas davantage. Dans le but d'entretenir un moral confiant, je ne leur ai pas dévoilé les propos pessimistes qu'on m'a tenus à Stockholm : « Avec le temps pluvieux qu'il n'a cessé de faire depuis ce printemps, l'Allesjokk pourrait bien être infranchissable (1). » Mon inquiétude n'a cessé de croître à ce sujet depuis la veille, mais il faut passer : les vardars sont bien visibles en face sur la rive opposée du fleuve. Nous nous déshabillons en prenant soin de nous enduire aussitôt de créosote (à cause des moustiques !) puis, après nous être rechaussés, nous entrons dans l'eau glacée. Le premier contact est pénible, mais le pied est vite agréablement baigné d'une eau tiède et nous progressons rapidement. Ici, cependant, le courant est si violent que nous devons nous agripper sur les rocs du fond avec nos piolets.

Enfin le torrent est franchi et ce bain rafraîchissant nous a mis en joie.

Tout à coup nous entendons derrière nous un cri de détresse et voyons arriver en courant l'un de nos camarades dont la fatigue commençait à ralentir la marche. Comme nous nous enquérons du motif de son émotion : « Je crois avoir vu un ours, » déclare-t-il tout essoufflé ! Bien que nous soyons fort curieux d'examiner ce plantigrade nous estimons que nous sommes trop pressés, que nous n'avons vraiment pas le temps de nous attarder à tout voir... et nous hâtons le pas vers des lieux mieux fréquentés, en compagnie de notre ami qui semble avoir retrouvé toute son ardeur du départ. Il nous confiera plus tard que la perspective de demeurer seul en arrière et de nous perdre de vue, jointe à la pensée de l'ours, aura été pour lui, durant cette pénible marche, un stimulant de la plus grande efficacité et un puissant remède contre la fatigue !

Quelques heures plus tard, nous pénétrons dans l'ombre obscure et reposante de l'Allesjaurekatan où les moustiques ne pénètrent pas et, après un copieux déjeuner, agrémenté d'un pain suédois à l'anis vieux de plus d'une semaine, nous nous endormons quelques heures.

Nous avons décidé, pour échapper aux moustiques, de faire une marche nocturne, — si nuit il y a en cet étrange pays du soleil de minuit, — et nous partons, vers 20 heures, dans le but de coucher au matin à l'Abiskojaurestugan. Après avoir reçu une pluie diluvienne pendant laquelle nous nous sommes crus délivrés de nos ennemis, ceux-ci reviennent à la charge au point que nous en sommes couverts, mais le spectacle grandiose que nous aurons sous les yeux pendant cette nuit de rêve nous les fait vite oublier.

Nous longeons, pendant une quinzaine de kilomètres, une suite de lacs imposants : les Allesjaure dont la nappe d'un bleu sombre est bordée de hautes montagnes noires couronnées de névés et de glaciers étincelants d'où tombent en cascades des filets de lumière. Une pâle lueur bleue crépusculaire enveloppe toutes les choses d'une atmosphère irréelle. Notre voie s'ouvre dans une vaste plaine dominée à l'horizon par les deux puissants contreforts sombres du Själlatjäkko

(1) Ces crues constituent le danger de l'alpinisme en Laponie. Le Massif du Sarek, par exemple, est impraticable par saison pluvieuse.

Photo ENQUIST.

*La langue terminale de l'étrange Glacier Rabot : 5 kilomètres de long sans la moindre crevasse.*

et du Kartimayare. Un cortège de nuages argentés défile lentement devant eux. Sur quel monde étrange s'ouvre cette gigantesque porte ? Entrons-nous ici aux enfers ou avons-nous la vision d'un monde supraterrestre ? N'allons-nous pas, dans ce « Monde perdu » voir apparaître tout à coup l'ombre de quelque Iguanodon gigantesque ou assister dans les eaux convulsées du lac à la lutte de quelques sauriens géants ?

Un oiselet nous suit et nous accompagne de son sifflement plaintif. Lui aussi semble être saisi de crainte devant ces présences invisibles et monstrueuses. La claire nuit polaire ajoute à ce spectacle une note inhabituelle et nous croyons arriver sur la Terre telle qu'elle dut apparaître aux hommes il y a quelque cent mille ans...

A deux heures du matin nous arrivons devant un profond torrent écumant qu'il faut de nouveau franchir. Il descend des glaciers du Själlatjäkko. Nous nous déshabillons une fois de plus et prenons encore un bain, mais celui-ci sans plaisir, car nous avons hâte d'arriver à la confortable Stugan qui doit être proche, étant marquée, sur la carte, à l'orée du lac. Mais, tout à coup, la pensée démoralisante que la Stugan pourrait se trouver de l'autre côté de l'énorme rapide qu'est le Kamajokk nous traverse l'esprit... Nous hâtons le pas et arrivons effectivement au bord d'un large fleuve sur la rive opposée duquel nous narguent les deux cabanes !

Il est difficile d'exprimer l'impression de découragement que nous ressentîmes à ce spectacle après une marche de douze heures dans les conditions que l'on sait. Un écriteau rédigé en suédois faisait bien allusion à certain bateau que nous cherchâmes en vain le long de la rive avant de le découvrir amarré sur la berge opposée. Nous nous perdions en conjectures quant à la façon dont on devait passer. Traverser à gué était impossible. Traverser à la nage semblait scabreux par suite de la distance, de la fatigue, du froid et du courant violent. J'opinais pour dormir de suite autour d'un feu puisque nous avions retrouvé la forêt de bouleaux. A la fin, l'idée de réveiller un hypothétique occupant endormi à deux cents mètres de là dans la cabane nous vint à l'esprit et, réunissant nos voix, nous poussâmes une clameur qui dut s'entendre jusqu'à Abisko. Après quelques secondes d'attente pathétique, avec quelle joie ne vîmes-nous pas s'entr'ouvrir un volet, deux hommes demi-nus sauter dans le bateau et se diriger vers nous, transis de froid, mais n'hésitant pourtant pas à se mettre à l'eau pour accoster. « Gute Nacht ! Kommen Sie von Kebnékaise ? » Nous reconnûmes deux étudiants allemands dont nous avions vu les noms sur le registre de la Kebnékaise Toppstugan et nous nous sentîmes aussitôt pris pour eux d'une affection plus fraternelle encore que peut l'être l'esprit de Locarno...

Ainsi s'acheva cette traversée de la Laponie. Le lendemain nous nous embarquions à Narvik pour les îles Lofoten aux prestigieuses aiguilles déchiquetées avant d'aller, bien loin dans le Sud, parcourir les gigantesques glaciers du Jotunheim norvégien.

A. DAUVILLIER.